

UREAUX : RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS : ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES: 20 centimes la ligne RECLAMES: 25 centimes — On traite à forfait.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 15, 7 02, 8 17, 9 47, 11 37, m., 12 24, 1 56, 3 39, 5 11, 6 45, 7 23, 8 32, 9 33, 11 11, s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 49, 4 58, 5 38, 8 13, 10 22, 11 25, s. Lille à Roubaix, 5 20, 6 25, 8 25, 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 40, 5 20, 6 55, 7 55, 10 05, 11 45 Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 08, 6 53, 8 08, 9 41, 11 28, 12 15, 1 47, 3 37, 5 02, 6 06, 7 24, 8 23, 9 24, 11 02 Mouscron à Lille, 6 35, 7 50, 9 22, 11 10, 11 57, 3 13, 4 42, 5 49, 7 02, 9 0

BOURSE DE PARIS

Table with 2 columns: Instrument (e.g., 3 0/0, 4 1/2, Emprunt 1872) and Price (e.g., 59 25, 85 25, 94 35).

ROUBAIX, 18 MARS 1874

BULLETIN DU JOUR

L'interpellation de M. Gambetta sera décidément discutée aujourd'hui; à moins d'incident imprévu, M. Gambetta ne prendra pas la parole; il laissera le soin à M. Challemeil-Lacour. Les noms des autres orateurs sont tenus secrets. La gauche ne veut pas dévoiler d'avance le mouvement stratégique qu'elle a décidé d'opérer, mais tout fait croire que l'opposition essaiera de se tenir sur le terrain de la modération afin de ne pas effaroucher le centre gauche et par suite de jeter dans le camp du ministère. Un transfuge du centre droit, M. Louis Lacaze, déposera, paraît-il, un ordre du jour motivé contenant une assez vive impression de blâme contre l'application de la loi des maires.

Nous n'avons pas besoin de dire à nos lecteurs que la loi des maires ne sera qu'un prétexte.

Quant à l'attitude de la droite, elle sera, au dire de nos correspondants, subordonnée à l'attitude du ministère.

Le texte même de la loi, et les paroles du ministre de l'Intérieur rassurent cette importante fraction de la majorité contre toute sorte de surprise, et ne lui permettent pas d'élever des doutes sur la loyauté du cabinet, et l'heureuse issue du débat. Si on se rappelle en effet les termes dont se servit M. de Broglie, le 19 novembre, pour répondre au membre de la Gauche qui voulait à toute force lui arracher une condamnation formelle de la propagande monarchique, on trouvera que le parti royaliste a raison de ne pas craindre l'interpellation de M. Gambetta. Il n'est guère probable que le ministre de l'Intérieur désavoue ses déclarations précédentes, et du reste si, contrairement à ses intérêts les plus manifestes, il les désavouait, la droite prendrait alors l'attitude qui lui serait dictée par ce changement de front.

Mais rien ne nous annonce que le gouvernement donnera une interprétation inexacte du vote du 19 novembre et voudra interdire à la majorité le droit de travailler à la restauration de la monarchie. Tout, au contraire, nous fait croire qu'il restera fidèle au programme qu'il a lui-même tracé et n'illigera pas un démenti à ses déclarations précédentes.

Les dépêches carlistes nous apprennent que Borregaray est tombé à l'improviste sur l'arrière-garde de Serrano et l'a taillé en pièces. De plus, la défaite de Tristany, annoncée hier par l'agence

Havas, se change en victoire; c'est ce général et non Saballs; qui a défait Nouvillas et l'a forcé à se rendre avec toutes ses troupes. La lutte décisive entre l'armée royale et les bataillons républicains ne paraît pas devoir être retardée de plus d'un ou deux jours.

La manifestation de Chislehurst. La Patrie publie les lettres suivantes:

Londres, 15 mars, soir. — Je suis allé ce matin à la salle Willis, où des cartes devaient être distribuées pour l'entrée à Campden-Place. Six mille cinq cent cinquante-deux cartes ont été déjà, dit-on, délivrées pour la cérémonie. On compte ici jusqu'à soixante-deux anciens préfets.

A huit heures, le soir, j'ai dû retourner à la salle Willis. On annonçait un discours de M. Rouher. Le chef du parti bonapartiste parut en effet et prononça une petite allocution dont j'ai retenu le sens, à défaut des paroles. Il expliqua que tout le monde serait reçu par le prince et par l'impératrice, sous la bannière (bannière est bien le mot qui convient, quoique M. Rouher ne l'ait pas employé) de son département. Vous jugez si ces paroles furent chaleureusement accueillies.

M. Rouher avait été déjà reçu avec force acclamations dans ce milieu tout ami; son petit discours fut souvent interrompu par les cris: Vive le Prince impérial!

Un grand nombre de députés et de préfets ont été reçus aujourd'hui dimanche par le prince. Quelques journalistes, appartenant aux organes les plus tranchés dans leurs opinions bonapartistes, l'ont été également. On a communiqué à deux d'entre eux (Ordre et Liberté) le discours que le prince doit prononcer demain. J'ai entendu blâmer cette mesure, et je crois que ce n'était pas sans raison. L'un de ces deux journaux doit recevoir le résumé télégraphique du discours; l'autre, le texte même envoyé par un message spécial, qui prit le train sur l'heure même.

Le discours n'a pas été communiqué aux députés ni aux préfets présents. S'il l'avait été, je vous en aurais expédié le résumé, télégraphiquement. Quant aux journalistes, deux seulement, ceux que je viens de vous nommer, en ont eu connaissance.

Demain matin, à dix heures, part le premier train pour Chislehurst, immédiatement suivi, à cinq minutes de distance, d'un grand nombre d'autres jusqu'à midi. M. Rouher l'a annoncé, et cela est affiché dans la gare.

Londres, lundi soir, 16. — J'arrive de Chislehurst, où une foule considérable s'était rassemblée pour assister au service commémoratif en l'honneur de l'empereur Napoléon III. J'ai vu là tout ce qui restait de Français lors des funérailles, mais certainement un nombre beaucoup plus considérable de Français.

Après la messe, les assistants et les personnes en grand nombre qui avaient dû rester dehors, sont dans le jardin, soit sur la route, soit passé une à une devant le tombeau de l'empereur.

A une heure, le rendez-vous était à Campden-Place. Près et peut-être plus de cinq mille personnes étaient dispersées dans le parc. Le prince a traversé cette foule, qu'une nuée de policemen avait peine à contenir, pour se rendre sous la tente où il devait prononcer son discours. Des cris d'enthousiasme l'ont accueilli tout le long de la route. Enfin le silence se fit. Le plus grand nombre des assistants, cependant,

n'entendit pas ce que disait le duc de Padoue. Le prince, au contraire, qui lui répondit, se fit entendre de presque tout le monde, tant sa voix était ferme et forte.

Chacun se rangea ensuite sous le poteau de son département, ou du moins sous le poteau de groupe; les groupes étaient de cinq ou six départements.

Les actions chambellans furent chargés de présenter les groupes, et dans chaque groupe un ancien sénateur, un ancien député, un ancien préfet dut nommer un prince chacune des personnes qui le composaient ainsi que le département auquel elle appartenait.

On allait ensuite, quand on le désirait, saluer l'impératrice. Mais le plus curieux, comme il faut toujours que le comique ait sa place dans toute manifestation aussi nombreuse, c'est que l'impératrice fut entourée à plusieurs reprises différentes, précisément de gens qu'elle ne connaissait point. Les autres étaient allés la saluer dès hier.

On cite un paysan qui, ne voulant pas sans doute avoir fait le voyage sans lui avoir parlé, s'en fut longuement l'entretenir de sa femme; et un grand fabricant d'un département du Midi, qui lui parla avec beaucoup de feu de sa fabrique de... Je ne vous en dirai pas davantage, pour n'être pas désagréable à ce brave homme, qui paraissait éprouver tant de plaisir à baiser la main de son auguste interlocutrice.

En wagon j'ai lu le Standard, et j'y ai remarqué deux articles curieux. Le premier est un article anglais qui donne force éloges et qui se termine par cette phrase à peu près textuelle: « Nous serons heureux de le conserver encore longtemps comme notre hôte; mais si le bonheur, comme il est probable, veut qu'il remonte sur son trône, nous espérons qu'il se souviendra de l'accueil qu'il a reçu chez nous, et aussi que ses compatriotes ne lui sauront pas mauvais gré d'avoir appris chez nous la modération et la sagesse. »

Un peu plus loin, je lis la correspondance parisienne du même journal, et j'y remarque ces lignes:

« On dit que le gouvernement persécute les bonapartistes ou qu'il est tout près de le faire. C'est une erreur. Il les fait joindre d'immunités dont ne jouit aucun des autres partis. »

Je n'ai pas poussé plus loin ma lecture. Nous étions arrivés. Comparez ces deux extraits, et tirez-en ce que vous pourrez.

Le Pays publie le discours prononcé par M. le duc de Padoue. Ce discours renferme les passages suivants: « La France est démocratique, mais elle veut l'ordre et l'autorité. La République n'a jamais été pour elle qu'une intermission ou une transition; elle n'a été imposée que par la terreur, une insurrection triomphante, ou un attentat commis sous les yeux et au profit de l'ennemi. La dynastie des Napoléon a été choisie dans les rangs du peuple, pour représenter et garantir les intérêts et les droits de notre société moderne. Fondée, relevée, soutenue par d'innombrables suffrages, elle est l'élu non d'une classe, mais de la nation tout entière. Ce sont là vos titres, Monseigneur, et cette nation qui les a écrits de sa main ne saurait les oublier. »

D'après une dépêche adressée hier matin de Londres à la Liberté, le défilé des députations départementales — cinq mille personnes environ, six mille avec les résidents anglais, — se serait terminé hier. L'ordre a été parfait. Une seule personne de mine suspecte aurait été arrêtée.

« Grande, très-grande est l'erreur de ceux qui pensent que l'Empereur Napoléon III est tombé de son trône sous le poids de la capitulation de Sedan; il est tombé sous le poids du coup d'Etat du 2 décembre, qu'il expia, n'ayant pas su le racheter. »

« Fait prisonnier à Pavie en 1525, le roi François I^{er} gardait sa couronne sur sa tête; vaincu à Sadowa en 1866, l'empereur François-Joseph a conservé la sienne. »

« Les grands malheurs ont une auréole. Si l'Empereur Napoléon III est tombé sans prestige, c'est qu'il est tombé sans grandeur. »

« Il n'y a eu de grand que le désastre. Il peut y avoir deux opinions sur la guerre de 1870, engagée par la guerre de la France et de l'Italie contre l'Autriche en 1859, et par la guerre de la Prusse et de l'Italie contre l'Autriche en 1866; cette guerre pouvait-elle ou ne pouvait-elle pas être évitée? pouvait-elle ou ne pouvait-elle pas être retardée? Les avis peuvent différer sur ce point; mais on ne saurait de bonne foi et consciencieusement y en avoir qu'un seul, c'est sur le coup d'Etat du 2 décembre 1851. »

« Rien, non rien, absolument rien, n'obligeait l'élu du 10 décembre 1848 de manquer à son serment et de se servir, pour la violer et la déchirer, du pouvoir que la Constitution avait déposé dans ses mains et confié à son honneur. »

« Ce fut une faute, c'est un crime. Tout abus de la force a sa réaction. 1815 et 1870 ont pour justification 1806 et 1807. Le 4 septembre a pour justification le 2 décembre. »

Emile de GIRARDIN. (Liberté du 4 décembre 70).

LETTRE DE PARIS

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix.) Paris, 17 mars.

Nous en avons encore pour deux ou trois jours, avant de voir la fin du défilé des nariations bonapartistes de Chislehurst. Vous remarquerez que ce sont presque tous d'anciens fonctionnaires, sénateurs, députés ou conseillers d'Etat, sans emploi depuis la révolution du 4 septembre, qui sont allés rendre leurs devoirs au fils de Napoléon III. Il est tout naturel qu'ils désirent et préparent le rétablissement de l'Empire qui doit leur rendre leurs positions, mais leur intérêt est celui de la France? Il faut que nous soyons réduits volontairement à une bien déplorable impuissance, pour nous trouver condamnés à revenir sous le gouvernement d'une dynastie qui, à trois reprises différentes, nous a précipités dans de si affreuses catastrophes.

Le septennat possède-t-il la force nécessaire pour arrêter le double lit montent de l'Empire et du radicalisme? Personne ne le croit. Il n'y a que la maison de Bourbon capable de présenter une résistance suffisante aux dangers qui nous menacent, tant du côté de l'Empire que du côté du radicalisme? C'est se jeter, tête bée, au-devant de ces périls que de retarder les seules résolutions qui puissent nous préserver contre de nouvelles et fatales aventures.

Je sais que le maréchal-président, les ministres, les fractions de la droite, comprennent, en présence des manifestations impérialistes, la nécessité impérieuse de ne pas rester dans l'inaction. Tout le monde, sans exception, a de grands devoirs à remplir dans cette œuvre de sauvetage.

Le langage que tiendra demain M. le duc de Broglie nous fera connaître si le gouvernement est décidé à sortir d'une politique indéfinie qui le laisse sans aucune influence sur l'opinion publique et livre nos destinées à l'intrigue et à l'imprévu.

Dans le discours du jeune prince Napoléon, on a remarqué le silence gardé sur l'armée.

Dix députés bonapartistes de l'Assemblée, et entre autres l'amiral La Roncière le Nourry, ne se sont point rendus, le 16 mars, à Chislehurst, quoiqu'ils n'aient pas dissimulé leurs sentiments napoléoniens.

Le gouvernement croit qu'un certain nombre de députés bonapartistes qui sont allés à Chislehurst, ne soient pas de retour, demain, assez à temps pour le vote sur l'interpellation de l'extrême gauche. En présence de la coalition de toutes les gauches, le ministère a besoin de ne perdre aucune des voix conservatrices. Il se pourrait que sept à huit membres de l'extrême droite s'abstinsent dans le vote de demain.

Quoique la majorité, dans la commission de prorogation des pouvoirs des conseils municipaux, ait manifesté son hostilité en prenant pour président M. Rameau, maire révoqué de Versailles, il y a tout lieu de croire que le projet de loi sera adopté en séance publique.

Des journaux prétendent que l'indisposition qui a tenu M. Magne éloigné de la chambre, pendant ces deux derniers jours, serait un peu commentée. Cette nouvelle n'est pas exacte; M. Magne est réellement très souffrant.

C'est une attaque de goutte au cœur qui a, pendant quelques jours, menacé l'existence de M. de Bismark. Quoiqu'il aille mieux, il est toujours sous le coup d'une nouvelle et dangereuse attaque.

Un de nos plus illustres et plus éloquentes prélats, Son Eminence le cardinal de Bonnechose, vient de faire paraître chez Victor Palmé, en trois beaux volumes, le recueil de ses lettres pastorales, circulaires, mandements, allocutions, discours politiques, autres discours de circonstance, de 1834 à 1873.

Nous avons dans ce recueil toute la vie apostolique de Mgr de Bonnechose, qui a toujours été courageusement sur la brèche pour défendre la vérité catholique, la papauté, l'Eglise, ses droits et ses institutions. En signalant l'unité qui règne dans ses écrits et ses discours, Mgr de Bonnechose a donc bien raison de dire que cette unité s'est produite, comme d'elle-même, parce que la pensée chrétienne catholique, depuis cinquante ans, dominé en lui toutes les autres et par conséquent a été l'âme de tous ses travaux.

L'éminent prélat donne un autre et touchant motif à cette publication. Il dit: « Les années se sont accumulées; le soleil de mes jours s'incline vers les collines éternelles; il y a longtemps que les riantes perspectives de la jeunesse et de l'âge mûr ont fui derrière moi, bientôt il disparaîtra à mon tour, et je serai séparé des amis qui me survivront en ce monde. Je veux au moins leur laisser un souvenir de mon esprit et de mon cœur. Quand ils ne m'entendront plus ici bas, je leur parlerai encore par ces pages, qui leur rappelleront le temps où nous pouvions nous voir. Ils reconnaîtront la sollicitude qui me faisait pressentir les malheurs dont nous souffrons aujourd'hui, et ils voudront bien m'accorder en échange de mon affection

Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 19 MARS 1874.

Le Choix de Suzanne

DEUXIEME PARTIE VIII. — (Suite)

Jamais plus longue et plus triste soirée ne s'était achevée, les vives lueurs de la flamme avaient disparu depuis longtemps, il ne restait dans l'âtre que quelques braises à demi consumées; la lampe avait pâli, de clairs rayons de la lune filtraient au travers des volets mal joints, quand la pendule sonna dix heures.

C'était l'instant où l'on se séparait d'habitude; mais, les coudes sur la table et la tête dans ses mains, M. Germont ne donnait pas le signal du départ; le regard de Jacques et celui de Suzanne se rencontrèrent.

— Pauvre Suzanne! pensait le jeune homme.

— Pauvre père! pensait la jeune fille. Les deux enfants n'osaient échanger aucune parole.

A la fin, Suzanne n'y tint plus: elle jeta son ouvrage, et sans raisonner son élan, elle se précipita vers son père, l'entoura de ses bras et lui dit doucement de sa voix la plus tendre et la plus câline: « Père, cher père, qu'as-tu donc? »

Il tressaillit, releva vivement la tête,

et apercevant sa fille: « Suzanne! toi, toi! dit-il avec un joyeux cri.

— Oui, moi, cher père; oubliais-tu donc que j'étais là près de toi? — Je ne croyais pas dorénavant... quel mauvais rêve je faisais, mon amour! tu m'avais quitté, tu avais suivi ta mère, oh! ne t'en va pas, Suzanne! »

Il avait repoussé son fauteuil loin de la table, s'était emparé de l'enfant, l'avait assise sur ses genoux comme une petite fille, et la couvrait de baisers.

« Te quitter! dit Suzanne tremblante; pourquoi penser cela, père? — C'est vrai, je suis fou et j'ai peur. Tiens, même en ce moment que je te tiens dans mes bras, j'ai peur. Et cependant qui oserait t'en arracher? Tu es à moi, Suzanne, à moi seul, ta mère n'a aucun droit sur toi, le sais-tu? — Je ne sais rien, père, murmura-t-elle effrayée et tremblante, car l'accent de son père l'épouvantait.

— C'est vrai, tu ne sais rien, mon ange, mais il faut que tu saches! il faut que tu te prononces enfin pour le père qui ne vit que pour toi depuis les premiers cris, ou pour la mère qui l'a abandonné... — Ma mère m'a abandonné? murmura douloureusement la jeune fille.

— Oui, mais je te restais, moi! Tandis que sans pitié, pour un peu plus d'or et de vaine gloire, elle s'éloignait pour toujours de ton berceau où les petits bras, tes caresses, tes sourires ne la retenaient pas, je vieillais, et j'ai pu la

remplacer. N'est-ce pas, ma fille, que tu ne t'es jamais aperçue du départ de ta mère? n'est-ce pas que, quand tu la cherchais, tu me trouvais près de toi? n'est-ce pas, pauvre petite orpheline, que je t'ai donné des soins, des baisers pour elle et pour moi? — Oh! père! cher père! disait la jeune fille en sanglotant et en étouffant contre son sein la tête blanchie de son père.

— Et c'est maintenant que tu es grande et belle, continua M. Germont avec une exaltation croissante, c'est maintenant qu'elle réclame le trésor qui n'appartient tout entier! Elle a été sans cœur devant ta débile enfance, que veut-elle aujourd'hui? Est-ce mon pardon qu'elle implore? Elle ne l'aura jamais, jamais! Est-ce ton amour? Oh! Suzanne, dis, l'aimeras-tu plus que moi? Elle va t'apporter des millions peut-être, la tentatrice! car, tandis que je me faisais pauvre pour toi, elle devenait riche, elle! à quel prix?... Elle fera briller son or à tes yeux, n'y touche pas: l'or de la mère brüle les doigts, Suzanne n'y touche pas! La vie te garde des secrets que ta jeune innocence ne peut soupçonner: tu ne devines pas la profondeur des abîmes où est tombée ta mère. Te préserver de telles chutes, voilà le but de ma vie, de ma pauvreté, de la solitude où je me suis caché avec toi, de l'oubli que j'ai cherché loin de tous... Suzanne, Suzanne, que répondras-tu à ta mère lorsqu'elle te montrera

les mirages trompeur de sa trop facile existence? — La jeune fille sanglotait si fort que le père se calma devant la douleur de son enfant. Hélas! quoiqu'elle ne comprit pas bien le langage de son père, elle voyait s'éteindre l'auréole de sainte dont elle avait toujours entouré le front de celle qui lui avait donné la vie. A son tour, il s'étreignit contre son cœur et couvrit de baisers les cheveux bruns et les yeux noyés de larmes de la pauvre petite.

« Ne pleure plus, ne pleure plus, lui dit-il, pourquoi nous préoccuper de l'avenir? le passé est oublié et le présent est doux, n'est-ce pas, mon cher ange? Tu aimes; tu es aimée; bientôt, mon enfant chérie, tu seras l'heureuse femme d'un bon et honnête jeune homme... »

M. Germont s'interrompit en parlant de Jacques, de Jacques dont il avait oublié la présence et qui était là devant eux, triste, épouvanté d'une révélation qu'il ne pouvait soupçonner et qu'il entendait malgré lui.

En apercevant le jeune homme, le notaire fronga le sourcil; mais il ne pouvait revenir sur les paroles qu'il avait prononcées. Son embarras, sa vive contrariété ne durèrent qu'une seconde: le hasard apprenait au fiancé de sa fille un secret qu'on ne devait pas songer à lui cacher; de la main qui ne serrait pas son enfant contre son cœur, il s'empara de la main de Jacques: « Maintenant que tu sais tout, toi

aussi, Jacques, lui dit-il, la veux-tu encore? — Oh! monsieur, plus que jamais! s'écria vivement le jeune homme; elle pleure, elle souffre, il va falloir tant d'amour pour la consoler!

— Tu l'entends, murmura M. Germont à l'oreille de sa fille, il t'aime... plus que jamais... Réponds-lui, Suzanne. — Elle releva lentement, de la poitrine de son père où elle l'avait caché, son visage éploré; avec un pâle sourire elle regarda son fiancé: — Je n'ai jamais douté de lui, dit-elle, je ne savais pas douter!

— Oh! merci, s'écria-t-il en portant à ses lèvres la froide petite main qu'elle lui tendait. Il y eut un long silence, pénible, embarrassant pour tous les trois, mais qu'aucun d'eux ne songeait à rompre.

Le père se reprochait le désespoir de sa fille, dont il était la cause; le jeune homme s'absorbait dans de tristes réflexions; les paroles du notaire avaient été bien vagues; aussi cherchait-il à les approfondir, à leur donner le sens qui leur manquait; quand à Suzanne, elle continuait de pleurer sans penser.

Cependant la voix de la jeune fille résonna la première dans le silence que ses sanglots seuls avaient interrompu: « Oh! que je voudrais la voir! » murmura-t-elle.

Elle venait de se rappeler les derniers